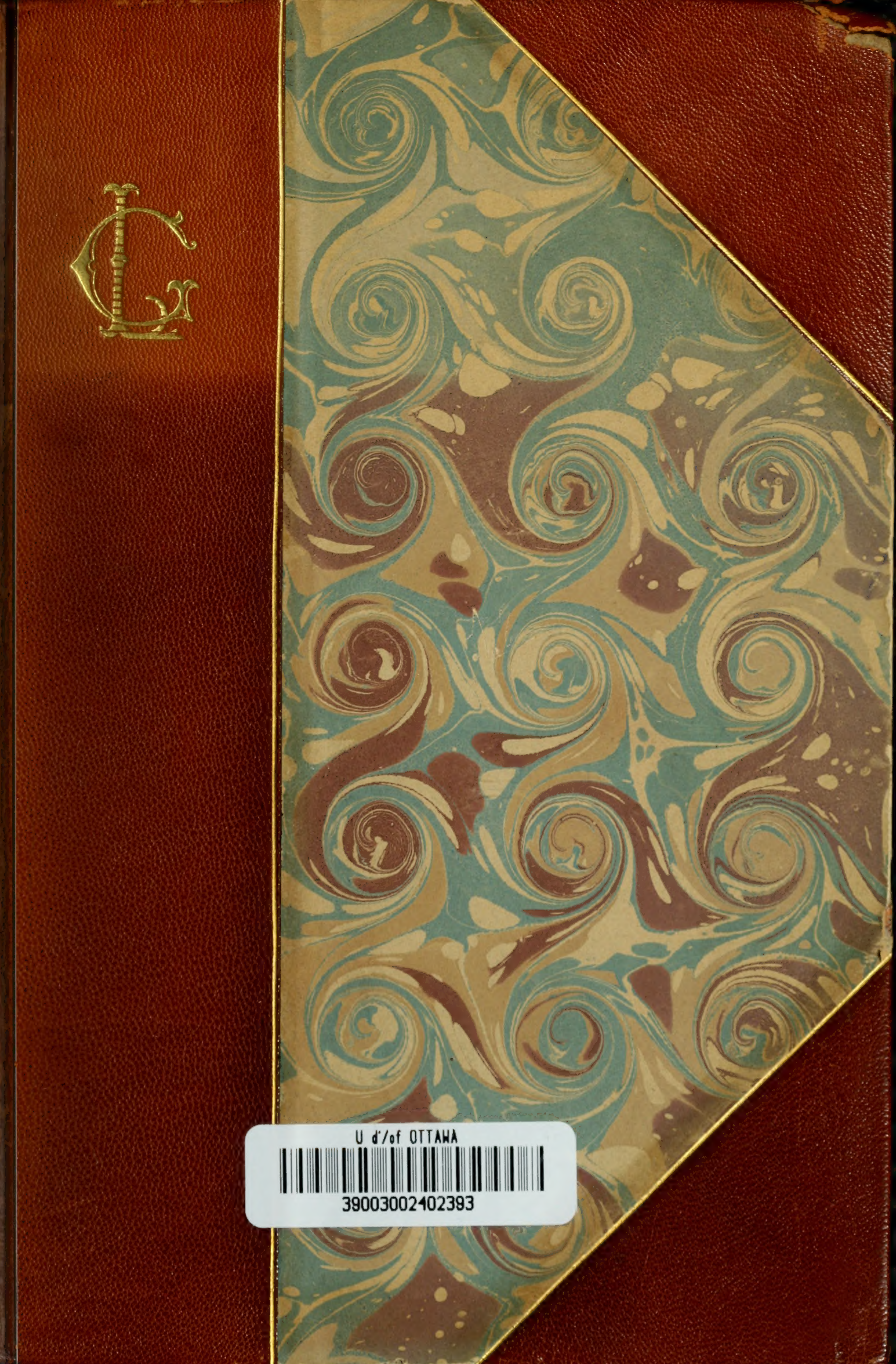

U d'/of OTTAWA
39003002402393



45

tiré à 500 ex, seulement



L. ROGER-MILÈS

Vieux Oursons



VIEUX OURSONS

IL N'EXISTE DE CE LIVRE, NON MIS EN VENTE, QU'UNE ÉDITION UNIQUE, RÉSERVÉE A QUELQUES AMIS, ET PUBLIÉE A CINQUANTE EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS A LA PRESSE, SUR PAPIER DE CUVE.

Exemplaire N° 27

SPÉCIALEMENT IMPRIMÉ

POUR LA BIBLIOTHÈQUE DE

Monsieur Gustave Larroumet

L. ROGER-MILÈS

Vieux Oursons

Précédés d'une Épître

UNE VEILLÉE AU CARMEL

PIERROT DRAMATURGE — LUCRÈCE FILAIT...

TROIS IDYLLES



PARIS

IMPRIMÉ POUR L'AUTEUR PAR LES SOINS DE

JULES AUGRY, TYPOGRAPHE ET BIBLIOPHILE

—

1901



ÉPITRE
A mes Oursons

Pauvres petits oursons, rêvés
En de fugitives veillées,
Vous qui vous pensiez réservés
A des foules émerveillées ;

Au fond du carton aux oublis
Vous aurez ignoré la rampe,
Et demeurez ensevelis ;
Et la tristesse vous détrempe.

Vous nourrissiez l'illusion
Qu'après des succès chimériques,
Vous lasseriez d'émotion
L'Europe et les deux Amériques.

Vous aviez des frissons très doux
Quand des bravos imaginaires
— Les menteurs ! — roulaient près de vous
Des tempêtes et des tonnerres.

Avec l'orgueil des jeunes ans,
Vous vous flattiez d'être modèles :
Mais, pour risquer ces vols grisants,
Les petits oursons n'ont pas d'ailes ;

Et je ne vous ai pas permis
De tenter si rude aventure :
Vous n'irez qu'à de bons amis,
Que rien ne force à la lecture.

Notez, pauvres petits oursons,
Que je fais preuve de tendresse,
En vous évitant les leçons
De la critique et de la presse.

Même, j'eus soin de votre orgueil.
Qu'eussiez-vous dit des mois d'attente
Chez un directeur, dont l'accueil
Est fait d'urbanité flottante ?

Devant vous, on eût balancé
L'encensoir d'or des ironies,
Et votre espoir se fût bercé
De promesses mal définies.

Puis, les " Bientôt " et les " Après "
Vous eussent tenu en haleine,
Jusqu'au jour des " Mille regrets "
Qui fait la coupe amère, pleine.

Allez, vous êtes des heureux,
Et vos regrets, il faut les taire :
Des oursons modestes, sur eux
Aiment appeler le mystère

De quoi seriez-vous alarmés ?
Sans qu'au danger je vous expose,
A vous voir si bien imprimés,
On vous prendra pour quelque chose.

Lorsque vos pareils, sans retour
S'en iront, lamentables files,
Peut-être serez-vous, un jour,
Gardés par les bibliophiles.

Et ce sera, je vous le dis,
Une gloire, aux formes réduites :
Vous connaîtrez le paradis
Sans connaître les pommes cuites.

Octobre 1901.



UNE VEILLÉE AU CARMEL

MYSTÈRE SATANIQUE

EN UN ACTE ET EN VERS

Mêlé de chant, de pantomime et de tableaux vivants

PERSONNAGES

SATAN	IRÈNE
LE PRIEUR	LA MÈRE
LE PÈRE	LA SŒUR
LE FIANCÉ	

MIMES

LES LESBIENNES	NEURASTHÈNÊ
L'INFANTICIDE	L'AIEULE

CHANTEURS

LES AMOUREUX	LES SOLDATS
LA MÈRE	

CARMÉLITES, GENS DE SUITE, ETC.

XVIe SIÈCLE

La scène représente la chapelle du Carmel, le soir d'une prise de voile.





UNE VEILLÉE AU CARMEL

SCÈNE I

Les Carmélites, de chaque côté de l'autel, achèvent de chanter l'hymne sainte. En avant de la grille, Irène agenouillée; à quelques pas d'elle, sa famille et des gens de leur suite.

LE PRIEUR (*se tournant vers le public*)

O mes filles, prions ! Pour une sœur nouvelle
La bonté du Seigneur aujourd'hui se révèle.
Elle est venue à nous, libre en sa passion,
Prête pour l'humaine et sainte immolation.

(*s'adressant à Irène*)

Irène, aux êtres chers dont vous tenez la vie
Et qui, jusqu'au pied des autels, vous ont suivie,
Demandez de bénir ce grand acte de foi.....

(*il se tourne vers l'autel*)

Pater noster...

IRÈNE (*allant s'agenouiller devant son père*)

O mon père, bénissez-moi !

LE PÈRE

Non ! quatre ans j'ai lutté contre cette folie.
Et si votre désir est que je vous oublie,
J'oublierai : mais je veux vous dire, en vous quittant
Pour ne plus vous revoir, ce qui me peine tant.
Ne vous souvient-il plus des jours de votre enfance,
Que de désobéir vous me fassiez l'offense ?
Trouviez-vous au foyer où vous avez grandi
Un exemple mauvais, un cœur abâtardi,
Qui, pour votre salut, fût comme une menace ?
Non ! vous avez vingt ans, et votre esprit tenace,
Fort de sa liberté, plus qu'il n'est convaincu,
Veut déserter la vie avant d'avoir vécu !
Mes conseils ni mes pleurs n'ont pu se faire entendre,
Et vous touchez au but où vous osiez prétendre :
Soit ! votre volonté force ma volonté.
Mais puisque le serment devant Dieu contracté
Vous arrache à jamais du sein de ma famille,
Je ne vous connais pas : vous n'êtes pas ma fille !

IRÈNE (*allant s'agenouiller devant sa mère*)

Mère, bénissez-moi !

LA MÈRE

Dieu me prend mon enfant !
Le sacrifice est rude à mon cœur qui se fend !
Qu'il te rende en bonheur tout le mal qu'il me donne !
Et m'apprenne à prier, pour que je te pardonne !

IRÈNE (*allant s'agenouiller devant sa sœur*)

Ma sœur, bénissez-moi.

L'ENFANT

Je ne sais que t'aimer,
Je ne sais pas bénir ! Dis ! tu veux t'enfermer,

Je ne te verrai plus jamais!... jamais! méchante,
Tu ne veux donc plus que le petit oiseau chante,
Car j'étais le petit oiseau de la maison,
Tu sais, quand tu ne songeais pas à la prison!
Qui te fera sourire encore, si tu pleures?
Quels baisers sur ton front sauront compter les heures,
Comme je le faisais en t'éveillant? Pourquoi
T'éloigner à jamais d'eux, qui t'aiment,... de moi?
Pourquoi, lorsqu'en rentrant j'aurai fermé la porte,
M'obliger à penser que mon Irène est morte.

Elle l'étreint sur son cœur.

L'AMOUREUX

Ah! laissez-vous fléchir! l'épreuve a trop duré;
Voyez, par vous combien de douleurs!...

IRÈNE (*se dégageant*)

J'ai juré!...

Elle retourne à son prie-Dieu; toute sa famille sort, tandis que les Carmélites chantent une prose.

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins la famille et sa suite.*

LE PRIEUR (*s'adressant à Irène*)

La divine union dont tu veux le mystère,
Va pour jamais fermer tes regards à la terre.
Épouse du Seigneur, aux pieds de ton époux,
En cette nuit d'hymen, prie et reste à genoux.
Pour préserver du mal ta piété novice,
Celles qui comme toi portèrent le cilice,

Ont quitté le séjour mérité dans les cieux
Et veilleront, de leurs tombeaux silencieux.
Demain, quand l'aube aura fait pâlir les étoiles,
Nous te délivrerons de la blancheur des voiles :
Les grilles s'ouvriront à ton recueillement
Comme aux anges là-haut s'ouvre le firmament.
Sur ton front virginal Dieu verse sa lumière !
Ton cœur est pur encor de sa candeur première,
Et, faisant abandon de ton humanité,
Vivante, tu prends ton vol pour l'éternité !

Il se retire, suivi des Carmélites qui entonnent un cantique.

SCÈNE III

IRÈNE (*seule*)

Pour l'éternité ! l'âme et la chair désunies !
Oui, j'ai fait ce serment : et là, des mains bénies
Sur ma bouche ont tracé le signe de la croix.
Pourtant, je ne sais si je doute ou si je crois !
Déjà !... L'éternité : c'est l'isolement triste,
C'est, dans la mort sans fin, le rêve qu'on existe !
J'ai peur ! peur de manquer de foi ? peur de souffrir ?
Est-ce la chair, en moi, qui finit de mourir ?
Oh ! doux Crucifié ! Maître que je révère,
Toi qui doutas peut-être au sommet du Calvaire,
Et mourus pour qu'il fût au monde pardonné,
Le cœur que je t'offrais est-il abandonné ?

On entend un chant douloureux et lointain de violoncelle.

Non ! dans ce sanctuaire où je suis enfermée ?
Viens parler à mon cœur jaloux ;
Et puisque c'est toi mon époux,
Dis que je suis la bien aimée ?

Je suis digne de toi ! Mon front porte les fleurs
Dont on pare les fiancées :
J'attends, les paupières baissées,
Ton baiser pour sécher mes pleurs.

Oui, je crois ! C'est à toi qu'il faut que j'appartienne !
C'est vers toi que montent mes vœux.
Et fais-je mal, quand je veux
Mon âme attachée à la tienne ?

Tu m'as donné ta chair ! Tu m'as donné ton sang !
Mais quand je te donne ma vie,
Ta présence est-elle ravie
A mon amour reconnaissant ?

Elle tombe épuisée au pied de la grille.

Le chant de violoncelle se tait.

SCÈNE IV

SATAN, IRÈNE

SATAN (*invisible et à part*)

Peste ! le doux Seigneur doit être dur d'oreilles
Pour ne répondre point à prières pareilles ;
Et si j'étais l'époux d'une telle candeur,
Je mettrais à l'instruire une amoureuse ardeur.
Mais, comment m'y prendrais-je ? Essayons !

(*haut*)

Mon amie !

(*à part*)

Elle ne répond rien... Serait-elle endormie ?

(*haut*)

Vierge pure ?

IRÈNE

J'entends une voix...

SATAN

C'est ma voix !

IRÈNE

Qui parle ?

SATAN

Ton époux qui t'aime... Je te vois.

IRÈNE

Seigneur, je vous adore et devant vous m'incline.

SATAN

Dis-moi Tu. Lève ton voile de mousseline,
Car je veux contempler ton humaine beauté,
Avant d'unir ton âme à ma divinité.

IRÈNE (*cherchant d'où vient cette voix*)

J'ai peur ! ces mots tombés de votre auguste bouche
Me semblent un blasphème.

SATAN

O colombe farouche !
Ma loi n'a-t-elle pas dit qu'il fallait aimer
Et dire que je t'aime est-ce donc blasphémer ?
Ceux-là n'ont pas compris ce que veut l'Évangile
Qui refusent l'amour à votre chair d'argile !

IRÈNE

La chair n'est plus pour moi qu'un souvenir mourant.

SATAN

Mais quand tu m'appelais tout à l'heure en pleurant
Ce n'était pas l'époux que désirait ta lèvre :
C'était tout le bonheur dont ton serment te sèvre,
C'était la vie avec sa joie et son frisson,
L'épi qui ne grandira pas pour la moisson,
Ton cœur déjà rongé d'une âpre inquiétude
Dans le renoncement et dans la solitude :
C'est l'œuvre de mon père à mourir condamné,
Le grand œuvre du monde à naître abandonné !
Et ton cœur a pourtant besoin d'une tendresse,
Puisqu'il cherche le mâle et qu'au mâle il s'adresse.

IRÈNE

Le Dieu qui reçut mon serment ne peut mentir :
C'est pour l'éternité que j'ai dû consentir.

SATAN

L'éternité ! Le mot est grand, la chose est brève !
La foi, pour n'être pas aveugle, n'est qu'un rêve !

IRÈNE (*avec un éclat de fureur mystique*)

Non ! ce n'est pas le Fils de Dieu qui parle ainsi :
C'est toi, Satan ! Que me veux-tu ?
Satan devient apparent dans un des piliers de la chapelle

SATAN

Je veux ceci :
Te montrer que l'enfer s'éclaire de vos cierges
Et reçoit du Carmel l'ample moisson des vierges :
Ressusciter ton cœur qui vainement s'est tu,
T'éloigner des lieux où l'on pèche par vertu,
Peut-être t'épargner la chute irrémédiable...
Et tu reconnaîtras que je suis un bon diable.

IRÈNE

T'écouter seulement, c'est se damner! Va-t-en!

SATAN

Non! je veux rester.

IRÈNE

Dieu, qui me voit et m'entend,
Saura bien te chasser, démon!

SATAN

Une menace!
Ne sais-tu pas, enfant, que le diable est tenace?
Et que serait ton Dieu sans moi? Je suis pour lui
Le miroir ténébreux où sa lumière luit.
Son amour est fait de la haine que j'inspire :
On ne le croit meilleur qu'en me prétendant pire.
C'est dans son sein fécond que germe la pitié,
Parce que l'on a fait de moi, le châtié,
L'implacable bourreau près de qui l'on expie
Tous les écarts jugés mauvais d'une âme impie.
Et tu crois obéir à la divine loi
Quand ton geste craintif veut m'éloigner de toi?
Et tu veux te livrer à la foi décevante
Qu'on subit par vertu moins que par épouvante :
Allons donc! Le prieur t'a menti, mon enfant,
Il a su t'arracher un vœu que Dieu défend :
Cet homme seul pouvait oser cette imposture.

IRÈNE

Le Créateur lui dit : « Parle à ma créature!
Apprends-lui que le lys pur de la chasteté
Est une fleur qui plaît à ma divinité. »
Et j'ai compris! Et j'ai voulu l'hymen céleste!
Contre le cœur qui saigne et la chair qui proteste,

J'ai lutté, j'ai vaincu ! Jésus est mon époux,
Jésus ressuscité qui s'est livré pour nous,
Jésus, qui nous soutient quand tout nous abandonne !
Jésus, qu'on a tant fait souffrir, et qui pardonne !

SATAN

Si Jésus aux pécheurs pardonne et fait crédit,
De quel droit me dis-tu que je suis le maudit ?
La vérité n'est pas le mensonge des prêtres !
La foi vraie auprès d'eux a rencontré des traîtres :
Et si pour plaire à Dieu tu veux leur obéir,
C'est Dieu qu'à leur exemple encor tu vas trahir.

IRÈNE

Va ! tu parles en vain ! Le serment qui m'attache
Ne rencontre aucune ombre en mon âme sans tache !
Et contre toi je me sens forte désormais.
Comme la neige qui couronne les sommets,
Je suis inaccessible aux souillures des fanges.
L'abîme est aux démons; le ciel garde ses anges !

SATAN

Comme ange, tu n'es pas l'ange du souvenir.

IRÈNE

Je n'ai point de passé : je vais vers l'avenir !

SATAN

Voilà ce qu'ils ont fait de toi, les misérables !
Ils ont pétri ton cœur dans leurs mains exécrables,
Pour en faire un viscère imbécile et muet.
Pourtant, une autre voix jadis le remuait.
On te parlait d'amour assez près de l'oreille,
Et tu ne montrais pas une rigueur pareille.

Une main a pressé la tienne tendrement
Et crut dans cette étreinte échanger un serment.
Et voici que c'est toi, l'âme sans tache et pure,
Toi, qui ne sais trahir, toi qui deviens parjure !

Lui veut mourir pour toi, peut-être en maudissant
La femme qui reçut son baiser : dans son sang
Gronde une rage impie : à la vierge infidèle
Il veut léguer l'horreur de son crime, et près d'elle
Dans ces murs discrets comme une tombe, il viendra,
Et c'est de cette main pieuse qu'il mourra.
Hymnes ! jusques au faîte emplissez l'édifice !
Cierges, brûlez ! Voilà l'instant du sacrifice !
L'Époux divin t'a-t-il fait oublier le nom
De l'autre, et me faut-il de te le rappeler ?

IRÈNE (*à Satan*)

Non !

(*à part*)

S'il disait vrai ? D'où vient qu'un frisson me pénètre ?
Aux regrets d'ici-bas suis-je près de renaître ?
Celui qui me parlait d'amour, l'aurais-je aimé ?
Que mon cœur au premier appel est désarmé ?
Seigneur, ayez pitié de moi ! Vous, sœurs très saintes,
Qui dans l'éternité dormez les tempes ceintes
Des fleurs que le Très Haut réserve à ses élus,
Priez ! pour qu'au péché je ne succombe plus !

SATAN

Celles qu'au Paradis on te dit retournées,
Celles en qui tu vois tes sœurs, sont les damnées,
Dont l'âme erre au-dessus du noir troupeau des morts,
Pour échapper au fouet d'un éternel remords.
Regarde ! voici l'heure, où, lamentables ombres,
Avec des gestes fous autour des piliers sombres,
Tels des oiseaux de nuit effrayés de leur vol,
Elles traînent d'un pas qui glisse sur le sol

Toute l'atrocité de leur angoisse ! Écoute,
Et tu sauras, et tu comprendras ce qu'il coûte,
Devant tant de misère et tant de désespoir,
De mépriser la vie et de fuir son devoir !

Une des pierres tombales tourne, puis une autre : deux ombres s'échappent et se poursuivent et se repoussent, et expriment par une mimique éperdue toute leur détresse.

IRÈNE (*épouvantée*)

Je tremble !...

SATAN

Celles-ci furent des incomprises,
Et le vice à leur chair imposa ses surprises.
Elles se cherchent, puis l'horreur de leur désir
Les fait s'éloigner, quand leurs mains vont se saisir.
Elles avaient offert à Dieu leurs âmes neuves,
Ames d'épouses, oui ! mais non âmes de veuves !
La nature exerçant ses droits impérieux
Coula, comme une lave en leurs sens curieux,
Une volupté vaine et jamais assouvie :
Tu vois leur châtiment : là-bas ! voici la vie !...

Les ombres disparaissent : le fond de l'autel s'éclaire, et l'on aperçoit, dans un site printanier, deux amoureux qui se tiennent étroitement enlacés. Ils chantent.

LUI

Je ne connaîtrais pas le ciel,
Si tes paupières étaient closes.
Je ne connaîtrais pas le miel,
Si je n'avais tes lèvres roses.

ELLE

Tes bras sont des rameaux puissants
Où ma faiblesse se confie.
Et ton baiser est un encens
Dont l'ivresse me purifie !

ENSEMBLE

Aimons, quand nous avons vingt ans !
Aimer, c'est l'extase suprême !
Aimer, c'est l'éternel printemps ?
Aimer, c'est la vie elle-même !

IRÈNE (*rêveuse*)

Leur tendresse m'émeut ! En écoutant leur voix !
C'est ma voix que j'entends, et c'est moi que je vois.
Oh ! nuit ! Cruelle nuit d'épreuve ! O trouble étrange !
Est-ce Dieu qui m'oublie, ou Satan qui se venge !

Le chant reprend.

LUI

Gloire à Dieu, qui sur mon chemin
A permis que ton rosier naisse !
La fleur qu'y détache ma main
M'illumine de sa jeunesse

ELLE

Gloire à Dieu, qui m'a fait un nid
Dans ton cœur loyal et fidèle !
La même chanson nous unit,
Et tout mon bonheur me vient d'elle !

ENSEMBLE

Aimons, quand nous avons vingt ans !
Aimer, c'est l'extase suprême !
Aimer, c'est l'éternel printemps !
Aimer, c'est la vie elle-même !

La vision disparaît.

IRÈNE

Aimons, quand nous avons vingt ans ! » Aimer ! aimer !
La chair, pour se flétrir ! l'âme pour s'abîmer !

L'âpre torture, après l'espoir qui réconforte !
Serments et trahisons ! Allons, je serai forte.

Une autre pierre s'écarte : une forme glisse sur le sol, et arrivée au milieu de la chapelle, s'accroupit sur les dalles et met son oreille contre terre ; elle écoute avec terreur et s'enfuit.

SATAN

Celle-là se crut forte aussi : sa piété
Jadis servit d'exemple à la communauté !
Mais sa vertu n'était qu'un masque, et la commère
En bavardant avec le prieur, devint mère.
Une autre aurait compris, quand Dieu lui permettait
D'engendrer, quel nouveau devoir il lui dictait !
Une autre aurait jugé sa mission trop haute,
Pour mépriser le fruit en méprisant la faute ;
Et sur son sein pressant fièrement son enfant,
Mère, elle aurait repris son rôle triomphant
De femme ; mais la vie en ces lieux doit se taire :
Et quand naquit l'enfant de la vierge adultère,
C'est de ses chastes mains que cet enfant mourut.
Puis, lorsqu'entre ses dix doigts serrés elle crut
Que c'était bien fini, calme, dans la chapelle,
Sous la dalle discrète où rien ne le rappelle,
Elle coucha le froid cadavre !
O lâcheté !
Son crime la poursuit jusqu'en l'éternité !
Vois : son ombre est en proie à la détresse folle !
Il lui semble qu'une âme entre ses mains s'envole !
Et, l'oreille tendue, elle écoute monter
De la dalle, où son crime espérait s'abriter,
Une plainte d'enfant, que son remords envie :
Tu vois le châtiment : là-bas, voici la vie !...

Le fond de l'autel s'éclaire, et à la porte d'une chaumière ensoleillée, une paysanne endort son enfant en le berçant ; elle chante.

LA MÈRE

Mon bel enfantelet,
Dormez : dors, mon doux ange!
Dors comme un oiselet,
Mon bel enfantelet !
Écoute : une mésange
Te berce d'un couplet :
Mon bel enfantelet,
Dormez : dors, mon doux ange !

Vous aurez en dormant,
Pour jouer, des étoiles :
Ah ! quel enchantement
Vous aurez en dormant !
Le paradis sans voiles
S'ouvre à vous gentiment ;
Vous aurez en dormant,
Pour jouer, des étoiles !...

Mon bel enfantelet,
Dormez : dors, mon doux ange !
Dors comme un oiselet,
Mon bel enfantelet !
Écoute : une mésange
Te berce d'un couplet :
Mon bel enfantelet,
Dormez : dors, mon doux ange !

La vision disparaît.

IRÈNE (*se parlant à elle-même*)

Oh ! presser sur son cœur l'enfant qui vous est cher,
L'enfant issu de votre amour, de votre chair !
Se dédoubler dans le mystère d'un autre être,
Et croire qu'on est morte en se voyant renaître !
Mais non ! Tout ce bonheur que je crains d'entrevoir
Ne peut, devant mes yeux, effacer mon devoir.

Elle se jette à genoux.

Oui ! mon Sauveur ! c'est bien votre voix qui m'appelle !
C'est bien vous dont je suis l'épouse, et la chapelle
De ses vieux murs sacrés entendit mon serment :
Je doute ! O Dieu, prenez pitié de moi ! Soyez clément !

SATAN (*la forçant à se relever*)

Tu douteras toujours ! Si ta vertu résiste,
La mort te surprendra plus déçue et plus triste !
Dans tes recueillements, ton cœur, séché par eux,
Sera très malheureux entre les malheureux !
Vois cette ombre...

Une troisième fois, une pierre tourne et une ombre passe, signifiant par ses gestes las l'ennui éternel.

Elle erra dans cette solitude ;
La prière devint pour elle une habitude :
De ses lèvres, les mots tombaient indifférents,
Comme les gouttes d'eau qui forment les torrents.
Sa foi, tel un flambeau dont la cire est usée,
S'éteignit, d'un trop long effort désabusée.
Loin du cloître engourdi dans sa sérénité,
Elle entendait rouler l'humaine activité
Qui construit et détruit, passe, évolue ou crée,
Poursuivant sans arrêt sa mission sacrée,
Foulant le passé mort sous l'avenir fiévreux,
Gigantesque marée au spasme généreux,
Qui féconde, en cinglant les effets et les causes,
Le recommencement des êtres et des choses !
Et se voyant sans but et sans affection,
Il lui venait soudain un besoin d'action.
Mais elle était rivée à la règle inflexible ;
Sa volonté heurtait partout l'inaccessible.
En vain elle enviait ses sœurs en chasteté,
Augustes dans leur dur labeur de charité !
Pour elle, rien ! Un sol qui jamais ne récolte ;
L'âme vaincue au fond de la chair en révolte !
Le vide autour de soi, le vide immense et froid,
Où fermente la haine, où frissonne l'effroi :

L'esclave sans retour à son joug asservie :
Ce fut son châtiment : là-bas, voici la vie !

Le fond de l'autel s'éclaire : on aperçoit une aïeule qui, sur le bord du chemin, envoie des baisers à une troupe guerrière en marche, tandis qu'un enfant se presse contre elle.

CHŒUR MARTIAL (*au lointain*)

Pour notre honneur qu'il faut venger,
Fiers du devoir qui nous incombe,
Le pas gaillard, le cœur léger,
Cherchons la victoire ou la tombe !
Les mères gardent le foyer
Sans épandre des larmes vaines :
Leurs fils sauront bien employer
Leur sang qui coule dans nos veines,
On dira plus tard aux petits
Afin qu'ils aient l'âme aguerrie
Comment leurs aînés sont partis
Pour la Patrie !...

La vision disparaît.

SATAN

La Patrie ! Entends-tu ! Devoir essentiel !

IRÈNE

La terre est un exil : ma patrie est au ciel !

SATAN

Tu blasphèmes ! Le ciel n'est pas une patrie !
C'est le rêve où s'envole éperdue et meurtrie
L'âme qui sur la terre a fait tout son devoir !
C'est la divine erreur où la vertu veut voir,
Quand le combat finit pour elle sans blessures,
L'asile réservé des consciences pures.
Avant que d'y prétendre, il faut le conquérir !

IRÈNE

La prière est la clef qui nous sert à l'ouvrir.

SATAN

Oui ! lorsque la prière, où toute la foi perce,
Est un élan subit, et non pas un commerce !
Quand la Patrie, ayant relevé les défis,
A dit : « Pour les combats, mères, je prends vos fils ! »
Les mères ont prié, sublimes et ferventes,
Ignorant l'appareil des piétés savantes,
Demandant pour ces fils, que leur sein sut nourrir,
Ou la fierté de vaincre ou l'honneur de mourir,
Et s'adressant à Dieu, mieux que vous à l'office,
De toute la hauteur de leur beau sacrifice !

IRÈNE

Dieu ne peut pas aimer leur courage fatal,
Dont leur orgueil humain se fait un piédestal.
Le crime est toujours nécessaire à l'épopée,
Et toujours celui-là périra par l'épée
Qui se sert de l'épée ! Ah ! que l'homme est donc vain !
Comme un ruisseau qui court dans le creux d'un ravin,
Il obéit aux lois qui meuvent sa matière
Et prétend follement montrer une âme altière
Parce qu'il ne voit pas, ou qu'il ne veut pas voir
La servitude ayant pour masque le devoir !

SATAN

Servitude, l'amour du drapeau ! la défense
De ce lambeau d'étoffe adoré dès l'enfance
Et qui plane au-dessus d'une moisson de fer,
Toujours calme, toujours sans tache, toujours clair,
Pour éveiller au temps des batailles sanglantes
L'héroïsme sublime aux audaces vaillantes !

La vision reparaît.

Contemple cette aïeule aux longs cheveux blanchis !
Vois-tu dans son regard des regrets réfléchis ?
Et cependant ses fils sont morts dans la mêlée !
Et, mère, sur le sol gluant agenouillée,
Elle a pressé des fronts livides sur son sein !
Mais sa raison était robuste et son cœur sain ;
Elle sentit battre en sa poitrine meurtrie,
Pour calmer sa douleur, l'âme de la patrie !
Et, depuis, tous ceux qui s'en vont sous le drapeau
Chercher du cœur au ventre, et grossir le troupeau
Des braves, que l'honneur pour le danger rassemble,
Tous ceux-là sont ses fils bien aimés ; il lui semble
Qu'elle les a conçus dans ses flancs épuisés,
Et ses deux mains pour eux sont pleines de baisers !

J'ai dit, et je te laisse : à présent, songe et prie !
Songe de quelle argile humaine fut pétrie
Ta chair, ta chair où Dieu mit une âme d'enfant,
Fleur promise au soleil de l'amour triomphant !

Il disparaît.

SCÈNE V

IRÈNE (*seule*)

Oh ! l'horrible retour des choses de la terre !
Obsession des sens où la raison s'altère.
Effort du non-vouloir que domine l'instinct
Plus le cerveau combat, plus le cœur est atteint !
Oh ! Dieu ! Dieu de pitié, Dieu de miséricorde,
Dieu de justice et de grâce infinie, accorde
A ton humble servante, écroulée à tes pieds,
Pour ses doutes subis, aussitôt expiés,
Le pardon où la peur de l'épreuve s'oublie !
Oui ! je suis digne encore du serment qui me lie !

Puisque l'esprit du mal s'est retiré de moi,
Rends à mon cœur troublé l'espérance et la foi !

Elle s'agenouille devant la grille, la tête profondément baissée ; on entend le chant de violoncelle qui accompagnait sa lamentation de la scène III.

SCÈNE VI

IRÈNE, L'AMOUREUX

Par une porte dérobée derrière l'autel, l'Amoureux a pénétré dans la chapelle : il se tient debout au pied de l'autel et ne voit pas Irène.

L'AMOUREUX

Vivre sans elle, non ! Vivre sans sa tendresse,
Vivre sans son regard qui brûle et qui caresse,
Non ! La mort est plus douce et plus doux le tombeau !
Pourquoi laisser la flamme allumée au flambeau,
Dans l'éternelle nuit d'une douleur sans bornes ?
L'étoile peut s'éteindre au milieu des cieux mornes :
Il n'est d'être assez bon pour donner un regret
A son éclat pâli qui soudain disparaît !
Mais toi, Dieu, que jadis adora mon enfance,
Dieu vainqueur qui te ris de me voir sans défense,
Et me vole mon bien comme font les bandits :
Écoute bien : Je te maudis ! Je te maudis !

Il monte à l'autel et saisit le calice. Irène, qui depuis un instant le suit des yeux, recule épouvantée.

Dans ce calice où le symbole te fait vivre,
Je veux boire la mort dont le repos enivre :
Son métal baisera d'un reflet caressant
Le poison dont j'ai fait les gouttes de ton sang.

Il verse dans le calice le contenu d'une ampoule de poison, dissimulée dans la poignée d'une rapière.

Ouvre les profondeurs de l'infernal abîme
Sous mes pieds ! J'ai pesé ma douleur et mon crime.
Mais la douleur parut à mon cœur angoissé
Trop lourde, en l'avenir, de tout l'amour passé,
Pour que jamais le temps l'atténue ou l'allège ;
Et j'ai choisi le crime avec le sacrilège.
Irène ! ô bien-aimée indigne, savais-tu
Que l'amour peut damner, et ta froide vertu,
Va-t-elle contre moi prononcer l'anathème ?
Adieu !...

Il lève le calice jusqu'à ses lèvres. Irène se précipite vers la grille. Le calice roule à terre.

IRÈNE

Non, c'en est trop ! J'étais folle ! Je t'aime !

L'AMOUREUX

Irène ! est-ce pitié !

IRÈNE

Je t'aime !

L'AMOUREUX

Est-ce ta voix
Que j'écoute ?

IRÈNE

Je t'aime !

L'AMOUREUX

Est-ce toi que je vois ?

IRÈNE

Je t'aime !

L'AMOUREUX (*lui arrachant son voile et l'entraînant*)

Viens ! L'aurore en mon âme ravie
Se lève ! Gloire à Dieu, qui me donnas la vie !

Ils disparaissent.

SCENE VII

On entend sonner matines : les Carmélites rentrent lentement, et tombent prosternées, en voyant la grille ouverte et le calice à terre.

SATAN (*s'adressant à une image de Dieu*)

Eh bien ! Maître ! C'est toi que leur lèvre bénit,
A l'instant où ma tâche, à moi démon, finit !
De leur épaisse nuit j'ai déchiré les voiles
Et levé leurs regards vers les calmes étoiles.
Quand donc lanceras-tu sur le monde étonné
Cette nouvelle que je ne suis plus damné,
Et que l'ange déchu que tu frappas, rebelle,
Pour t'obéir encore a reconquis son aile ?

Il tombe à genoux. Le fond de l'autel s'éclaire et dans le site de la première vision, on aperçoit Irène et son chevalier enlacés et répétant la fin du duo : « Aimons quand nous avons vingt ans. »

Rideau.

6 octobre 1894.



PIERROT DRAMATURGE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

PERSONNAGES

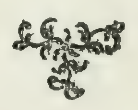
PIERROT, 35 ans.

COLOMBINE, 28 ans.

La scène représente un salon-atelier assez riche : portes, fenêtres avec balcon : un intérieur bourgeoisement cossu, mâtiné d'un peu de goût artistique.

L'action se passe à toutes les époques.

Au lever du rideau, la table porte les restes du déjeuner.





PIERROT DRAMATURGE

SCÈNE I

PIERROT, COLOMBINE

Pierrot, un manuscrit à la main, semble absorbé dans sa lecture. Colombine paraît impatiente.

COLOMBINE (*éclatant*)

Tu sais, Pierrot, j'en ai par-dessus les épaules !

PIERROT (*déclamant*

« ... Dans la conjonction finale des deux pôles.....
» L'homme..... »

COLOMBINE (*de même*)

Dis ! Tu n'as pas fini de ce jargon ?

PIERROT (*de même*)

« ... L'écliptique, ce rail, et l'astre, ce wagon !!... »

COLOMBINE (*lui arrachant son manuscrit*)

A la fin, comprends-tu ? Je veux que tu répondes !
Assez de ces grands mots vides, dont tu m'inondes !
Tu n'ouvres plus le bec, ma parole d'honneur,
Que pour verser sur nous un vers empoisonneur !
Le langage des dieux qui grouille en ta cervelle,
Donne à ton esprit fol une rage nouvelle,
Et j'ai beau te parler d'amour ou de raison,
Tu te figures seul, ici, dans ma maison.

PIERROT (*avec lassitude et dédain*)

Laisse-moi !

COLOMBINE (*dont la colère grandit*)

Te laisser ? Je veux que l'on m'écoute.

PIERROT

Plus tard !

COLOMBINE

Non !

PIERROT

Demain !

COLOMBINE

Non !

PIERROT

Ce soir !

COLOMBINE

Coûte que coûte !
Je veux être obéie à l'instant, entends-tu !

PIERROT

Oh ! que la patience est bien une vertu !

COLOMBINE (*railleuse*)

Tu veux être écrivain ? Quelle mouche te pique !
Voyez le beau museau pour un poète épique !

PIERROT (*impatienté*)

Ah ! pécore ! rends-moi mon manuscrit !

COLOMBINE (*trépignant*)

Non ! non !

PIERROT (*faisant mine de la frapper*)

Ne vas pas m'obliger à te flanquer un gnon !

COLOMBINE (*ironique*)

Je te retrouve enfin, avec ta gentillesse :
Déjà le poing levé ! Mais quelle famille est-ce
Que la tienne ! Ivrogne et brutal, et malappris,
Ça veut marcher de pair avec les beaux esprits,
Et c'est d'une bêtise à faire peur aux carpes.

PIERROT

Prenez garde, ma mie !

COLOMBINE (*le bravant*)

Eh, quoi !

PIERROT

Mes métacarpes
Ont la démangeaison de vous frotter la peau !

(*se calmant*)

Mais, donnez-moi mes vers, ma canne et mon chapeau !

COLOMBINE (*rageuse*)

Moi, te laisser partir : tu veux me fuir, canaille !

PIERROT (*cherchant son chapeau*)

Tout ce que tu dis là suffit pour qu'on s'en aille,
Ou veuille s'en aller...

COLOMBINE (*radoucie*)

Explique-toi, du moins.

PIERROT (*digne*)

Les explications manqueraient de témoins.

COLOMBINE (*railleuse*)

Depuis que tu noircis tes doigts à l'écritoire,
As-tu besoin toujours d'un pompeux auditoire ?

PIERROT

Ah ! les femmes ! tenez, j'en ai l'influenza !
Maudit cent fois le jour où mon cœur t'épousa,
Carogne ! J'aurais dû, lâchant tout hyménée,
Me rôtir, comme un marron, dans la cheminée !

COLOMBINE

Oh ! la riche châtaigne ! et l'excellent dessert !

PIERROT (*furieux*)

Rends-moi mon manuscrit !

COLOMBINE (*rendant le rouleau*)

Voyons ! dis ! que te sert
De n'être plus le cher Pierrot de Colombine ?

PIERROT (*rêveur*)

Le Pierrot de jadis, qui rôde et qui turbine !
Le malheureux coureur, et le crève-la-faim,
Obligé tout le jour de jouer au plus fin,
Avec ces beaux messieurs de la gendarmerie,
Pour un vol de salade ou de charcuterie ;
Tandis qu'à son foyer, sa femme n'a pas peur,
En riant du... trompé, de fêter le trompeur !

COLOMBINE (*prude*)

Si l'on peut dire !

PIERROT

Quoi ? vas-tu faire la prude ?

COLOMBINE (*caressante*)

La calomnie est lâche, et ton reproche est rude !

PIERROT

Vraiment ! tu m'as tout l'air d'apprendre du nouveau,
Et ton air étonné...

COLOMBINE

Mais !...

PIERROT

Je sais ce qu'il vaut !
C'est avec ces airs-là, d'innocente gazelle,
Qu'auprès de mes amis tu montrais trop de zèle,
Et j'ignorais les bois qui poussaient à mon front !
Presque une forêt !

COLOMBINE

Quel mensonge !

PIERROT

Quel affront !
Oses-tu bien nier ?

COLOMBINE

Certes !

PIERROT

Pour quelle cause,
Tandis qu'autour de moi la méchanceté cause,
Suis-je allé me griser ainsi qu'un malôtru,
Sinon pour pleurer sur ton amour, qu'un autre eut ?

COLOMBINE

Peste ! ces larmes-là ne te désolaient guère,
Et si quelque démon galant me fit la guerre,
Si ma vertu dut se cabrer, comme un pur sang,
Devant le tentateur, dont mon cœur innocent
N'avait pas deviné la manœuvre coupable,
A qui la faute ? dis ! A cette soif, capable
D'engloutir en un jour un fleuve, et dix, et vingt,
Si leur lit, au lieu d'eau, n'eût roulé que du vin !

PIERROT

Eh là ! Voilà-t-il pas, vraiment, qu'on exagère !
Non, malheureusement, ma douce ménagère,
Les fleuves roulent peu de vin : moi seul roulais ;
Et plus que toi de cet état je m'en voulais,
D'autant que sous couleur de flatteuse étiquette,
Les marchands d'aujourd'hui vendent de la piquette !
Bref, en époux modèle, obéissant, rangé,
Pour ton seul agrément je me suis corrigé.
Mais, toi ?

COLOMBINE

Moi?

PIERROT

Toi! ce n'est pas une autre, je pense?

COLOMBINE

Eh bien, parle!

PIERROT

M'as-tu payé ma récompense,
Et puis-je désormais, désirs par Dieu bénis!
Franchir, sans me baisser, la porte Saint-Denis?

COLOMBINE (*câline*)

Bêta, tu le sais bien?

PIERROT

Je le sais bien? Je doute.

COLOMBINE

Mais je n'ai plus quinze ans!

PIERROT

A mon âge, on redoute!
Et quand la confiance au foyer vient s'asseoir,
C'est qu'alors le mari consent à ne plus voir!

COLOMBINE (*à part*)

Comme son insolence a ce qu'elle mérite!

PIERROT

Tu dis ?

COLOMBINE

Que l'homme est un animal hypocrite
Qui chagrine toujours l'épouse de son cœur,
Troublant son verbe aimant par un verbe moqueur.

PIERROT

Je ne me moque pas : j'ai mieux pour me distraire !
Comme le mauvais vin qu'on boit m'était contraire,
Je me suis, un matin, levé, — t'en souviens-tu ? —
Plein d'inspiration, et, simplement vêtu
De ma chemise, où tout mon pauvre être grelotte,
Des pantoufles aux pieds, au front une calotte,
Je tombai là, devant la table, et j'écrivis !
Je fis des vers !

COLOMBINE

Beaucoup trop de vers !

PIERROT

Et tu vis
Non sans étonnement pour ta pauvre cervelle,
Ce qu'il devient, quand le génie à l'homme se révèle !

COLOMBINE

Le génie ! autant dire une rage de dents !
Tes triomphes d'un jour semblent des accidents.

PIERROT (*avec feu*)

Ah ! sentir dans son cœur la voix de Dieu qui chante !

COLOMBINE (*montrant le manuscrit*)

Ça, c'est la voix de Dieu ? Je la trouve méchante.

PIERROT (*de même*)

Avoir subitement l'esprit illuminé !

COLOMBINE

Au point qu'un jour tu te verras *charentonné !*

PIERROT

Et se sentir pousser, comme l'oiseau rapide,
L'aile qui vous emporte, invincible, intrépide !
S'envoler, par-delà les mondes explorés,
Vers l'inconnu lointain des astres ignorés !
Jongler avec les mots ! Au creuset des idées
Soumettre en se jouant des choses insondées !
D'un geste dédaigneux saluer l'univers,
Et, sur tout, aligner des vers ! des vers ! des vers !!

COLOMBINE

La belle avance ! Après ? ô penseur magnanime !
Pierrot, noble instrument d'un génie anonyme !

PIERROT

Après ? Oses-tu bien le demander ? Après ?
Mais c'est le bonheur pur, sans stériles apprêts !
C'est la terre qui se cache dans la pénombre,
Le soleil radieux qui fait reculer l'ombre !
C'est le rêve enchanteur de l'éternel printemps,
Des jardins tout fleuris de bouquets éclatants,
Des bois où sur le lit des mousses très douillettes,
Viennent les beaux galants cueillir les violettes ;
Des prés, ensanglantés de fiers coquelicots,
Et des cieux où l'amour parle à tous les échos !

Ce sont tous les rosiers empanachés de roses !
Tous les saules pleurants sur les étangs moroses,
Et parmi les sentiers et parmi les buissons,
De longs roucoulements rythmés par des chansons !
Et je ne rendrais pas au génie un hommage ! !

COLOMBINE

Dis ? N'as-tu pas trouvé que ma soupe au fromage
Ne sentait pas encore assez l'oignon brûlé ?

PIERROT (*désolé*)

Ton cœur ne s'est donc pas à ma voix envolé ?
Mais toi-même, à l'instant qu'un beau souffle m'inspire,
Tu m'imposes...

COLOMBINE

Quoi donc ?

PIERROT

Comme un semblant d'empire !

COLOMBINE

Alors, dis-moi si, dans mon gigot, ce matin,
Le goût d'ail s'arrangeait avec le goût du thym ?

PIERROT

Tu peux railler ! Tant mieux si ma verve t'amuse !
Mais le génie en toi me fait voir une muse ;
Et j'oublie, en chantant tes grâces sur mon luth,
Que tu n'es qu'une bête ! une pécore !

COLOMBINE (*exaspérée*)

Zut !
Je ne sais quel démon se cramponne à ta langue,
Mais du matin au soir tu n'es qu'une harangue.

Tu ne m'épates pas avec tous tes discours,
Et les meilleurs, vois-tu, sont ceux qu'on trouve courts !
Lorsque subitement tu renonças à boire,
Je me dis, du passé ne gardant plus mémoire,
Que j'allais être enfin heureuse avec Pierrot,
Que je l'aimais beaucoup : que je l'aimerais trop !
Et qu'au coin du foyer nos deux âmes unies
Vivraient le rêve des fidélités bénies !
Mais voilà que ma lèvre, où je t'offre un baiser,
N'est pas le pur calice où tu veux te griser ;
Ma main, que je te tends et que je t'abandonne,
Tu ne l'aperçois pas ; et mes yeux de madone,
Où mes cils versent leurs battements langoureux,
N'attirent plus les tiens, qui se ferment pour eux !
Quand je me coiffe... décemment, devant la glace,
Ton sang pâle se fige, et ton cœur est de glace ;
Et tu dis que je suis ta muse, et tu prétends
Que me voir c'est revoir l'ange de tes vingt ans !
Allons donc ! Me crois-tu jusqu'à ce point crédule,
Ou bien me prends-tu pour un sujet de pendule,
Où la poussière grise est lente à s'amasser,
Et qu'on ne touche pas de peur de le casser ?

PIERROT

Voyons, ma femme !

COLOMBINE (*avec des larmes*)

Et que m'importe ton génie !
Je ne crains pas les coups ! j'aime qu'on me manie !
Et je pleure parfois tes anciens jours d'excès,
Car je sentais ta main... lorsque tu me rossais !

PIERROT (*avec des gestes significatifs*)

S'il ne faut que cela pour que tu sois contente,
Tes nerfs peuvent encore espérer leur détente,

Et je sais deux biceps capables d'un effort,
Pour offrir à tes vœux un joli reconfort.
La main, vois-tu, ma mie, il n'est pas de machine
Meilleure, pour vous bien étriller une échine !
Mais je veux différer ce délicat plaisir,
Et manquerais de temps pour combler ton désir.
Excuse-moi ; ce soir, tu seras satisfaite ;
Je te régalerai d'une petite fête.
Tu le sais, on m'attend : messieurs du comité
D'écouter ma pièce ont l'indulgente bonté,
Et, sans m'accuser plus de froide perfidie,
Permets-moi de courir jusqu'à la Comédie.
Adieu, m'amour ! adieu, ma chatte !

COLOMBINE

Adieu, cocu

PIERROT (*se retournant*)

Tu le dis, donc tu mens ! Me voilà convaincu !
Il sort.

SCÈNE II

COLOMBINE (*seule*)

Elle dit ce monologue, soit près de la fenêtre, soit en travaillant à raccommoder une cote blanche de Pierrot.

O rage ! ô désespoir ! son calme m'exaspère !
Quelle évolution en son âme s'opère !
Aurait-il du génie ?..... Il marche le front haut,
Le pas très noble !..... Ah ! les poètes, quel fléau
Pour un ménage ! On n'est plus que la domestique,
Et jusques au bonjour, ça met tout en distique !

Il a pourtant repris du gigot quatre fois !
L'appétit va : ça me rassure ! Quand je vois
Néanmoins son ardeur envers moi si transie,
J'ai le regret de son antique jalousie !
Il fallait voir comment il vous le recevait,
Le galant qui le soir sous mon balcon rêvait.
Peste, c'était des cris, et des jurons ! « Canaille !
» Enjoleur de vertu ! malappris ! rien qui vaille !
» Veux-tu que d'un grand coup de sabre sur le front,
» J'aille te signer un reçu de mon affront !
» Beau chanteur, serais-tu Jupiter et sa foudre,
» Moi, Pierrot, je descends pour te réduire en poudre ! »
Et l'autre répondait, et Pierrot reprenait,
Et je riais si fort, que Pierrot n'y tenait
Plus ; et, pour châtier le conteur de ballade,
A poings fermés mettait mon dos en marmelade.
Et je l'aimais, et je le trompais sans remords !
Mais depuis !..... Ah ! depuis, ces beaux élans sont morts !
Quand le soir il entend gratter la mandoline,
Il feint de n'avoir plus une oreille assez fine,
Il ouvre la fenêtre, il écoute, il sourit !
Il dit : « Ce gaillard-là, c'est un homme d'esprit !
» Entends-tu, Colombine ? Il sait parler aux belles,
» Et ne doit pas souvent trouver d'âmes rebelles !
» Regarde donc ? Est-il roux, blond, brun ou châtain ?
» Penche-toi ; dis-lui qu'il vienne aussi le matin ;
» Dis-lui qu'au saut du lit j'aime un peu de musique :
» C'est le réveil de l'art, joint au réveil physique ! »
Alors, je n'ose pas : mes sens irrésolus
Se taisent, et depuis je ne le trompe plus !
Si c'est là le génie, eh ! ce n'est pas si bête,
Et ça peut l'empêcher d'avoir mal... à la tête.
Et puis, bien que je crie et fasse du boucan,
Pierrot sent que mon cœur l'admire, en l'attaquant.
Après tout, c'est un bon garçon ; et qu'un autre aille
Devant moi discuter son mérite, et le raille,
Il sait qu'à l'insolent je ferais la leçon,
Et le relèverais d'une rude façon.
Pierrot, c'est mon mari ; si j'ai fait des bêtises,

Si ses coups quelquefois ont vengé mes sottises,
Je l'aime ! oui, je l'aime ! Il est si bon ! si bon !
Et je le gronde, ainsi qu'on demande pardon !
Mais qu'entends-je ? Son pas ? Déjà ?

SCÈNE III

PIERROT, COLOMBINE

PIERROT (*triste, jette son manuscrit sur la table et se laisse aller sur une chaise*)

Les imbéciles !

COLOMBINE

Eh bien ! ces auditeurs si pressés, si dociles
A t'applaudir ?

PIERROT

Des daims, des cancres, des crétins !

COLOMBINE

Les votes cependant te paraissaient certains !

PIERROT

Eh ! je n'en voudrais pas de leurs votes, te dis-je !

COLOMBINE

Alors, ce comité ?

PIERROT

Cela tient du prodige !
Ils vous ont un faux air des gens du tribunal,
Avec leurs yeux méchants et leur cerveau banal.

Et, poussant jusqu'au bout leur sottise hardie,
Ils m'ont flanqué dehors, avec ma comédie.

COLOMBINE (*dépitée*)

Les sots !

PIERROT

Tu devrais les trouver intelligents ;
N'ont-ils pas même avis que toi, ces braves gens ?

COLOMBINE

Mais, moi, c'est autre chose !

PIERROT

Eh non ! tout mon génie
Ne le traitais-tu point avec ignominie ?

COLOMBINE

Encore une fois, c'est autre chose !

PIERROT

Pour eux
Comme pour toi, je suis un piètre songe-creux,
Et me voilà par vous forcé, si je veux vivre,
Sans m'ennuyer, le soir, à rentrer toujours ivre ;
Le vin, même mauvais, c'est peut-être l'oubli !
Va ! chevilleur de vers ! brise ton établi !
Vieux lapin, qui pour de frais bouquets aux donzelles,
Aux oiseaux messagers voulait voler leurs ailes,
Va, dépose la plume, et rentre en ton clapier :
L'azur n'est pas ton fait : il faut trotter à pied !
Le génie, un soleil ? Le génie est un leurre !

COLOMBINE (*tendre*)

Pierrot !

PIERROT

Ah ! laisse-moi !

COLOMBINE (*l'obligeant à la regarder*)

Pierrot !

PIERROT

Quoi ! ton œil pleure !
Quoi, ton cœur devant ma honte s'est attendri !
Colombine !

Il l'embrasse.

COLOMBINE

Pierrot ! N'es-tu pas mon mari ?
Et s'il n'est que trop vrai que c'est moi qui sois cause
De la déception qu'aujourd'hui l'on te cause,
Je veux te consoler : je veux que ton foyer
Soit comme un coin du ciel, par toi pris à loyer !

PIERROT

Ma mignonne !

COLOMBINE

Tu sais, tu seras mon poète !
J'écouterai les vers de ta lyre inquiète ;
Nous irons voyager tous deux en plein azur.
Ça ne t'ennuiera pas ? dis-moi.

PIERROT

Mais non pour sûr !

COLOMBINE

Puis, tu sais que je suis une grande ignorante,
Et toi, bien plus savant que ne sont les quarante,
Tu m'expliqueras tout, et je comprendrai tout ?

PIERROT

Mais, tu seras docile ?

COLOMBINE

Eh oui !

PIERROT

C'est un atout !

COLOMBINE

Même, s'il me faut écouter sans jamais rire !...

PIERROT

Sans rire ? Y songes-tu ? Mieux vaut ne plus écrire,
Alors ! Car je te veux, comme par le passé,
Rieuse et gaie, ainsi que le merle, pressé,
Quand l'ombre de la nuit dans le ciel tarde encore,
A siffler son départ, pour saluer l'aurore !
Mais ton rire pour moi, c'est le rayon vermeil,
Qui fait les rêves d'or germés dans mon sommeil,
C'est la musique de ton cœur que tes dents claires
Égrènent sur le feu très vain de mes colères ;
C'est le trille éclatant de ta saine gaîté,
Où ton âme se livre en sa sérénité,
C'est mon bonheur, et c'est ma joie, et c'est ma vie,
Et si j'en suis jaloux, c'est que je te l'envie !

COLOMBINE

Alors, nous revenons où jamais ne revint
Personne !

PIERROT

C'est promis !

COLOMBINE

J'ai quinze ans !

PIERROT

J'en ai vingt !

COLOMBINE

Être deux !

PIERROT

Être seuls !

COLOMBINE

Oh ! les bonnes parties !
Tu sais : nos volontés pour jamais assorties !

PIERROT

Bien sûr ; mais je voudrai d'ailleurs ce que tu veux.

COLOMBINE

Je n'aurai de plaisir qu'à deviner tes vœux.

PIERROT

Nous irons dans les bois.

COLOMBINE

Où l'on se met à l'aise.

PIERROT

Comme dit le refrain.

COLOMBINE

Pour y cueillir la fraise.

PIERROT

La fraise ? Donne-moi ta bouche !

COLOMBINE

Polisson !

PIERROT

Ta bouche est à la fois la vigne et l'échanson !

COLOMBINE

Alors, tout le passé..., les chanteurs de ballades

PIERROT

Je n'en ai cure.

COLOMBINE

Bah !

PIERROT

C'étaient des gens malades !
Mais toi ! les deux biceps aux laides fonctions...

COLOMBINE

Le docteur m'ordonnait parfois des frictions.

PIERROT

Parfait ! voilà parler en femme de ménage

COLOMBINE

Ta pièce ?

PIERROT

Un accident fâcheux de surmenage !
Et combien je bénis les gens du comité !
Que serions-nous s'ils ne m'avaient pas écarté !

COLOMBINE

Des fous, toujours en train de se chercher chicane !

PIERROT

Un enfer, avec des coups de langue

COLOMBINE

Et de canne !

PIERROT

Doucement.

COLOMBINE

Comme quand on bat des Gobelins !

PIERROT

Mais aussi, tu tenais des propos si vilains !
Ma bichette !

COLOMBINE

Mon loup !

PIERROT

Dans la soupe au fromage
Il faudra plus d'oignon brûlé !

COLOMBINE

Bien !

PIERROT

C'est dommage !
Mais le thym et l'ail ont des parfums inégaux,
Dont l'hymen ne sied pas à la chair des gigots !

COLOMBINE

Entendu ! Tu verras l'excellente cuisine !

PIERROT

Tu verras de quels vers je deviendrai l'usine !

COLOMBINE

Et, plus jamais de coups ?

PIERROT

De mauvais ? Non, jamais !

COLOMBINE

Ah ! je ne savais pas à quel point je t'aimais.
Maintenant nous serons un ménage modèle.

PIERROT

Je renonce au génie

COLOMBINE

Et je serai fidèle !

Rideau.

19 novembre 1890.



LUCRÈCE FILAIT...

MORALITÉ CALLISTHÉNIQUE EN UN ACTE

PERSONNAGES

LUCRETIA, *épouse de Collatin.*
NARBO, *affranchi.*

LA SCÈNE SE PASSE EN 509 AV. J.-C.

Le théâtre représente une des pièces du gynécée de Lucrèce. Au fond, sur un socle, un buste de Collatin; devant le buste, un trépied et un brûle-parfum. A gauche, au fond, une porte. A droite, à l'avant-scène, un lit de repos, puis, diversement placés, un métier à broder, une lyre, une quenouille et un rouet; un porte-manteau sur lequel est placé un casque doré, un manteau blanc, brodé d'or et bordé de pourpre; des haltères, une petite statue de Diane.

Cette fantaisie pourrait être comme la mise en scène d'une patère étrusque, et jouée par des personnages vêtus de rouge, se détachant sur un fond noir. Les accessoires rouges également.





LUCRECE FILAIT...

SCÈNE I

NARBO (*seul*)

Il entre, regarde s'il est seul, pousse un soupir et déclame :

Que périssent dans l'eau du Styx, mauvaise à boire,
Les héros qui s'en vont travailler pour l'histoire !
La matrone, depuis que le jour a paru,
Nous parle sur un ton laconique et bourru,
Qui n'admet pas le plus petit mot de réplique.
Quand je dis qu'elle parle, il faut que je m'explique :
Depuis que son époux, aux trousses de Tarquin,
Rivé comme un ministre aux plis du maroquin,
Poursuit des Gabéens la destruction lente,
Lucretia, le front triste, l'âme dolente,
Se pose pour dernier rempart de la vertu.
Jusqu'au son de sa voix qui brusquement s'est tu !
Au bord de son gosier vainement sa luette
Guette le mot qui va passer : elle est muette,
Et craindrait qu'une note à l'éclat argentin
S'échappât, qui parût ravie à Collatin.

Mais ce recueillement lui fait des bras d'Hercule
Et, quand on l'aperçoit, chacun ici recule :

On a peur; cependant, sa douleur m'a fléchi...
Et je prête à ses nerfs mon torse d'affranchi.
La voici ! Reprenons la quenouille...

Il s'assied sur un tabouret, auprès du lit, et se met à tirer les brins d'une quenouille.

SCÈNE II

NARBO, LUCRETIA

Lucretia entre, l'air furieux, en coup de vent... Narbo la regarde avec attendrissement, puis, à demi suppliant, comme l'exhortant à la patience ; il murmure doucement :

Maîtresse !

Pour réponse, Lucretia lui détache un violent coup de poing dans l'estomac.

NARBO (*se frottant, résigné et galant*)

Le poing qui sait frapper est mûr pour la caresse !

Il s'est levé et s'est écarté pour laisser passer Lucretia. Celle-ci traverse lentement, montre le poing au buste de Collatin, et se laisse choir sur le lit de repos.

NARBO (*toujours compatissant*)

Toujours lasse !

Lucretia se lève d'un bond, la main prête à la gifle.

NARBO (*vivement*)

Et toujours pas assez !

Lucretia se rassied ; elle croise ses genoux l'un sur l'autre et

s'accoude dessus, la tête dans les mains, n'ayant plus l'air de s'apercevoir que Narbo est là.

NARBO

Tristement,
L'épouse se consume en son isolement,
Lorsque, de la vertu s'érigeant en modèle,
Sublime jusqu'au bout, elle reste fidèle...

Lucretia se lève et bouscule Narbo.

NARBO (*vivement*)

Ne vous irritez pas !

Il l'aide à se rasseoir et s'agenouille devant elle.

Voyez, je suis soumis...
Je vous admire et je vous plains... Est-ce permis?

Lucretia, souriant avec pâleur, le force à se relever. Narbo prend alors une paire d'haltères, à portée de sa main, et la tend à Lucretia.

NARBO

Mais mon dos, moins que la fatigue des haltères,
Offre à votre désir des efforts salutaires...

Il les lui met dans les mains et ne se fait pas répéter deux fois le geste par lequel elle lui enjoint de sortir.

SCÈNE III

LUCRETIA (*seule*)

Dès qu'elle est seule, elle fait nerveusement et machinalement quelques mouvements avec les haltères; puis elle s'arrête, se regarde dans un miroir à main, s'attristant de ce que ses yeux

sont cerclés de noir par l'insomnie. Elle pose son miroir, étire ses bras, dans une attitude de soif passionnelle, regarde le buste de Collatin, lui sourit, lui jure qu'elle est fidèle, que personne ne l'a approchée: mais elle lui reproche aussi son absence; elle lui tapote sur les joues, puis se hausse sur la pointe des pieds et l'embrasse longuement, reprend ses haltères, les repose, se couche, épuisée, sur le lit, s'y tourne et s'y retourne, incapable de sommeil, rit, pleure, ricane, jure, tend ses bras pour un enlacement qui ne vient jamais, cherche en un mot à se dépenser. Sa main a rencontré sa lyre; elle la prend, l'accorde et, après s'être assurée d'un regard qu'elle est seule, chante :

Si tu savais ce qu'il en coûte
De rester seule si longtemps,
Lorsque l'Amour qui vous écoute
Vous tend des pièges révoltants !
Vertu ! Devoirs ! Littérature !
Des mots qui vous défendent mal,
Pour tenir tête à la nature
Dans son caprice très normal.
Ah ! reviens vite,
Collatin !
L'amour t'invite,
Collatin !
Je me domine,
Collatin !
Mais je me mine,
Collatin !

Je me sens prise de vertige !
Je suis comme un beau lys défunt
Qu'on aurait fauché de sa tige
Sans qu'il eût connu son parfum !
Je suis le navire en détresse
Que l'ouragan a dévasté...
Je suis l'Amour, je suis l'Ivresse,
A qui personne n'a goûté !
Ah ! reviens vite !
Collatin !

L'amour t'invite,
Collatin !
Je me domine,
Collatin !
Mais je me mine,
Collatin !

Elle jette sa lyre, se laisse aller sur son lit de repos à de petits frissons, puis s'engourdit, puis s'endort.

SCÈNE IV

LUCRETIA, NARBO

NARBO (*entrant, sur la pointe des pieds*)

Elle dort ! Sur sa lèvre, en mesures égales,
Son souffle vient vibrer comme un chant de cigales !

Il la regarde avec un sourire béat.

Pour la première fois, depuis qu'Il est parti,
Elle a chanté... J'en fus par l'esclave averti,
Et, blotti dans un coin discret du gynécée,
Je pus l'entendre et la voir, brûlante et glacée !
Brûlante, au souvenir de Collatin absent ;
Glacée... Hélas ! quel rêve ! O repos innocent !...

Narbo, élégiaque, apercevant la lyre, la saisit et dit cette berceuse tendre à Lucretia :

Va ! tu dors, tu peux tout entendré !
Et ma voix peut se faire tendre,
Pour te parler !
Tu croiras à quelque mensonge
Qu'en ton cher souvenir, un songe
Fait s'envoler !

Mais il faut que ton cœur connaisse
De quel désir fou ta jeunesse
Emplit mon cœur !
Éros aux flèches courroucées
Doit regarder mes chairs blessées
D'un air vainqueur !

Tu souffres, dis-tu ? Mais l'absence
Ne peut égaler en puissance
Le mal que j'ai,
D'être auprès de toi que j'adore
Sans que mon sentiment encore
Soit partagé !

Je vis dans l'air qui te fait vivre !
Dans un parfum dont je m'enivre
Puisqu'il est tien,
Dans la lumière qui se joue
Sur le blond duvet de ta joue
Qui la retient !

Je vis de ta vie elle-même,
Puisque c'est toi, femme, que j'aime
Depuis toujours !
Et je sens qu'un peu de ma vie
Dans cette vaine soif ravie
Meurt tous les jours !...

Lucretia, dans son sommeil, semble écouter cette parole ardente avec une certaine volupté. Mais voici qu'à l'instant où Narbo achève, un cornet à bouquin donne dans le lointain la phrase habituelle des marchands d'huîtres :

A la barque ! A la barque ! A la barque !
On les vend douz' sous la douzaine !

NARBO (*déposant sa lyre, avec une moue furieuse*)

Courrier malencontreux ! Invention malsaine !

(*se parlant à lui-même*)

Que va dire Sarcey, si j'interromps la scène ?

Lucretia s'est éveillée en sursaut ; elle regarde Narbo, s'étonne qu'il ne soit pas encore parti et, d'un geste énergique, lui indique qu'il ait à répondre à l'appel du courrier.

NARBO (*vivement*)

J'y vais, maîtresse !... Ou mieux, d'un pas leste, j'y cours.

SCÈNE V

LUCRETIA (*seule*

Quelle joie pour elle ! Un courrier de l'absent bien aimé ! Quelque chose qu'il aura touché, pesé, regardé. Une étrange sensation parcourt tout son être : il lui semble qu'elle se trouve tout à coup en présence de Collatin ; elle saute, court, gambade ; puis, se ravisant, songe à ajuster son visage du mieux qu'elle peut, sa glace d'une main, sa houpette à poudre de riz de l'autre ; elle s'arrange, se pomponne, se sourit. Voilà qui est fait ! Il peut venir !

Au cas où l'artiste préférerait la parole au geste, elle chanterait les strophes suivantes :

Un message de lui ! Quelle ivresse
Se glisse en mes veines soudain.
C'est un rayon de feu, c'est comme une caresse :
Mon cœur était désert, mon cœur est un jardin
Où chaque fleur exhale un parfum d'allégresse

Quelque chose qui vient de lui !
Qu'il a touché de sa main tendre !
C'est une étoile dans ma nuit,
Pour me permettre de l'attendre !

Il me semble qu'il va venir
Qu'il est déjà dans cette enceinte,
Et je m'abandonne au plaisir
De son étreinte.

Mais pour qu'il soit fort au retour,
Et pour qu'il m'aime ainsi que je veux être aimée,
Que la beauté prête à l'amour.
Tout le rayonnement de sa torche allumée!

SCÈNE VI

LUCRETIA, NARBO

Narbo rentre, portant un plateau sur lequel sont rangées douze coquilles d'huîtres. Ces coquilles sont enduites de cire sur laquelle Collatin a tracé des lettres.

NARBO (*indiquant du doigt l'endroit où il a rejoint le courrier*)

J'ai dû, pour le trouver, traverser quatre cours.
Et le concierge du palais sur mon passage
S'était placé, pour lire avant vous ce message!
J'ai su l'en empêcher, et nul œil indiscret
N'a, j'en fais le serment, violé son secret.
Tenez, lisez!

Il lui tend une huître. Lucretia la lit, l'approche de ses lèvres, puis, se tournant vers le buste de Collatin, envoie d'autres baisers pleins de tendresse.

NARBO (*à part*)

Des mots d'amour! Parfait! tout comme
Si je n'étais présent et n'étais point un homme!

Lucretia lui tend l'huître et lui montre le réchaud éteint.

NARBO

Ah ! le réchaud !... J'avais oublié !...

Il tire de sa poche une boîte d'allumettes nouveau modèle.

Frottons sec !

Il en rate plusieurs.

J'aimais mieux le phosphore et sa nécrose avec.

Il allume le réchaud : Lucretia y jette l'huître et prend des mains de Narbo la seconde qu'il lui présente Lucretia indique que la brume se lève à peine.

NARBO (*suivant son geste*)

Le matin...

Lucretia montre que le soleil paraît.

NARBO (*même jeu*)

Le soleil qui se lève...

Lucretia désigne les armées en ordre stratégique.

NARBO (*même jeu*)

Les troupes
Pour leur position s'organisent par groupes...

Il lui passe une huître. Lucretia fait mine d'être inquiète.

NARBO (*même jeu*)

Pas de bruit ! Les chevaux mêmes silencieux...

Lucretia est rassurée.

NARBO (*même jeu*)

Tout va bien !

Lucretia prenant des poses hiératiques d'augure heureux.

NARBO (*même jeu*)

Et l'augure, interrogeant les cieux,
Et d'un coq immolé les sources intestines
A vu Rome domptant les deux cités latines...

Lucretia qui a changé d'huître, devient inquiète.

NARBO (*même jeu*)

Mais on entend des pas... On écoute... Du bruit...
On s'étonne...

Lucretia lui donne un renfoncement qui manque de lui faire perdre l'équilibre.

NARBO (*se remettant, même jeu*)

Et soudain, un choc !... « Turba ruit
Ou ruunt ! » et voilà les ennemis aux prises.

Lucretia secoue Narbo comme un vieux prunier.

NARBO (*à part*)

Si cela continue, on en verra de grises !

Lucretia indique toute la fin de la bataille, les coups, la mort, les siens surpris, l'héroïsme dépensé de part et d'autre, bousculant Narbo, qui oppose une force d'inertie et une mollesse bon enfant.

NARBO (*qui suit le récit de Lucretia, tout en passant les huîtres*)

La bataille est terrible ! On frappe, on tue, on meurt !
Du sol ensanglanté s'envole une rumeur
Qui va troubler les Dieux dans leur béatitude,
Car de voir des héros ils n'ont plus l'habitude !
Mais la victoire est lente à prononcer. Romains
Et Gabéens, fiers de leurs efforts surhumains,
Montrent à l'action une ardeur inconnue,
Dont l'écho généreux retentit sous la nue !

Mais... ô Dieux justes ! Rome, en un sublime assaut,
Rome qui, de la Gloire, a reçu le berceau,
Rome l'emporte !...

(*avec enthousiasme*)

O guerre, apaise ta rafale !
Maîtresse, préparons l'étoffe triomphale !

Lucretia ne se sent pas de joie ; elle prend des mains de Narbo le manteau qu'elle a brodé et l'essaie sur le buste, mais cela ne va pas. Elle fait alors signe à Narbo d'approcher, le lui met, — le manteau, non le buste, — sur l'épaule, puis successivement le revêt du casque, des jambières, le ceint du glaive... Il se laisse faire, étonné et confus. Elle lui fait prendre des poses héroïques, le contemple, se recule, le contemple encore, semble se défendre d'une hallucination, va regarder si personne ne veille aux issues, résiste à une dernière tentation, puis, brusquement, mue par tous les ressorts de la passion contenue et exaspérée, revient à Narbo, l'enlace de ses deux bras pressants et faisant la couleuvre autour de lui, devenu muet, lui adresse les paroles suivantes, pleines de feu :

LUCRETIA

Tu n'es plus l'affranchi ! Non, tu n'es plus Narbo !
C'est bien toi mon époux, Collatin, mâle et beau !
Les Dieux sont si puissants ! Jupiter sur un signe
Pour surprendre Léda, se présentait en cygne !
Je ne peux plus ! j'ai trop lutté !... Mais parle donc !...
Tu vois bien que je veux t'aimer ! Cet abandon
Doit te sembler aussi d'une douceur extrême,
Puisque j'ai cru rêver que tu m'aimais de même !
Es-tu muet ?... Méchant ! serre-moi dans tes bras !
C'est ta Lucretia, très folle, tu verras !
Très tendre ! Vois-tu pas ma bouche qui t'appelle ?
Et c'est ta bouche aussi que mon désir épelle !
Mes yeux ! Je ne vois plus, tant je voudrais te voir !
Tu te tais ! Ton silence était-il à prévoir !
Je ne suis donc plus belle, ou ta tendresse est morte !
Dis ! te crois-tu plus fort que je ne me sens forte ?

Non, je n'ai pas rêvé ! Je sens dans mes cheveux
Passer les mots brûlants qui chantaient tes aveux !
Narbo ! veux-tu m'aimer, ou veux-tu me combattre ?

Narbo va s'abandonner, mais il aperçoit le buste de Collatin, le désigne à Lucretia et, saisissant les haltères, les tend à la jeune femme qui s'en sert en pleurant de rage.

LUCRETIA

Un ! deux ! trois ! quatre !

NARBO

Un ! deux ! trois ! quatre !

TOUS DEUX

Un ! deux ! trois ! quatre !

Rideau.

28 janvier 1896.



Trois Idylles

I

L'AGE DU RÊVE

CHLOÉ

Dialogue mimé en un acte.

PERSONNAGES

CHLOÉ	DAPHNIS

La scène se passe dans le fond d'un cylix grec.





I

L'AGE DU RÊVE

CHLOÉ

SCÈNE I

Chloé dort. Près d'elle, Daphnis la regarde avec tendresse : il essaie de la réveiller en laissant tomber sur son front, une à une, les fleurs qu'il a cueillies pour elle. Chloé, chaque fois qu'une fleur l'atteint, a un mouvement de tête qui est presque un frisson.

Daphnis, à la regarder, la trouve plus divine, et cessant de jeter les fleurs, il en pare les cheveux et la robe de celle qu'il aime, sans savoir encore ce que c'est que d'aimer !

Puis, quand Chloé est toute parée, Daphnis se met à jouer doucement de la flûte.

Chloé s'éveille lentement, sourit, se regarde, remarque les fleurs, et manifeste sa joie, avec une coquetterie d'enfant.

Daphnis la prend par la main et la fait se pencher au-dessus d'une source où elle peut mirer son visage.

Ingénument, elle s'envoie des baisers, puis, se retournant vers Daphnis, elle lui tend sa joue, que Daphnis baise chastement.

Mais Daphnis s'éloigne d'elle, avec une gaucherie faite de timidité et de crainte.

CHLOÉ

Pourquoi t'éloigner ? Qu'as-tu ?

DAPHNIS

Rien.

CHLOÉ

Tu as l'air triste : tes yeux ne cherchent plus mes yeux ; et moi, je te souris.

DAPHNIS (*avec hésitation*)

Quand mes lèvres touchent ta peau, cela me brûle au cœur : c'est une douceur infinie, et c'est presque une souffrance.

CHLOÉ (*grave soudainement*)

Moi, de même : mais je n'osais pas le dire.

DAPHNIS (*se jetant à ses genoux*)

Tu as de la peine ?

CHLOÉ

Oui, et non !

Elle lui caresse la tête et les joues : il lui sourit, puis Chloé devient pensive : elle ne semble plus voir Daphnis près d'elle ; et tandis que son regard vague au loin, Daphis se penche, prend le pan de la robe de Chloé et y porte ses lèvres, avec transport.

CHLOÉ (*se levant*)

Non ! non ! Pas cela.

Elle s'éloigne d'un pas, puis revient.

Tu as du chagrin ?

DAPHNIS

Non ! tiens, je ris ! Veux-tu que je joue de la flûte ?

CHLOÉ (*distraite*)

Oui !

Daphnis joue : mais le chant ressemble à une lamentation : le berger raconte l'angoisse indéfinie de son être ; son bonheur mêlé d'inquiétude, toute son âme enfin, son âme inconsciente et vierge, où le mystère d'amour s'éveille. Chloé, en l'écoutant, se presse contre lui, tourne autour, veut s'éloigner, puis revient, jeune fille qui devine la femme en elle, et elle finit par tomber à ses pieds, en sanglotant.

DAPHNIS

Ne pleure pas ! Je ne veux pas que tu pleures : je t'ai fait pleurer ? Pardonne-moi !... Là, tu ris ! Tu es belle, belle comme la lumière, belle comme le ciel ?... Veux-tu jouer ?

Il lui offre sa flûte.

CHLOÉ

Mais je ne sais pas.

DAPHNIS

Je t'apprendrai.

Il donne sa flûte à Chloé, qui essaie, ne peut pas tirer un son, et rit ainsi que Daphnis.

DAPHNIS

Souffle, je jouerai pour toi.

Chloé souffle, Daphnis joue. A chaque phrase, elle s'arrête, regarde Daphnis avec tendresse, tantôt semblant demander un conseil, tantôt exprimant toute son admiration ; c'est que Daphnis, après avoir joué la gaîté de la vie, a fait chanter la douceur mélan-

colique de l'amour et la fièvre de la passion. Chloé d'une main repousse la flûte, tandis que de l'autre elle comprime son cœur.

Elle s'est levée et, pour changer le cours de ses idées, elle désigne à Daphnis le terme du dieu Pan.

CHLOÉ (*avec un geste de reproche*)

Et le dieu Pan, que nous avons oublié !

DAPHNIS

C'est vrai ! J'ai pourtant apporté pour lui une colombe blanche.

CHLOÉ

Moi, de même.

DAPHNIS

Tiens.

Il prend une cage d'osier où se trouve la colombe ; Chloé fait de même. Puis tous deux mettent les deux colombes dans la même cage, et ils en font l'offrande au dieu.

DAPHNIS (*s'adressant à Pan, et tenant Chloé chastement enlacée*)

O Pan ! dont le regard plane sur la nature, toi qui sais lire dans les cœurs de ceux qui te sont fidèles, fais que nous soyons heureux, fais que rien ne nous sépare jamais, jusqu'au jour où tous deux nous descendrons aux grottes sombres !

Mais Daphnis interrompt sa prière : lui et Chloé semblent fort intéressés par la cage où s'ébattent les colombes.

CHLOÉ

Regarde donc !

DAPHNIS

Je vois !

CHLOÉ

Leurs becs se cherchent et se rencontrent !

DAPHNIS

Ils battent des ailes joyeusement !

CHLOÉ

Comme ils ont l'air heureux !

DAPHNIS

Oui !

Chloé s'éloigne, les yeux baissés.

DAPHNIS

Veux-tu que nous les imitions ?

Chloé se rapproche lentement et détourne la tête. Daphnis lui-même manque d'audace. Chaque fois que leurs bouches vont se rencontrer, ils hésitent et ne peuvent pas. Ils regardent encore les colombes. Chloé tombe assise, comme hypnotisée.

Alors Daphnis, éperdu, l'enveloppe de sa tendresse : il égrène d'ardents baisers sur ses mains qu'elle lui abandonne, sur son col, sur ses cheveux. Chloé reçoit cette chaude rosée qui fait frissonner sa chair jusqu'au moment où, éperdue elle-même, elle attire Daphnis qui est tombé à ses genoux, et le baise à pleine bouche, pâmée...

Rideau.



II

L'AGE DU SANG

SAINT JEAN-BAPTISTE

Dialogue mimé en un acte.

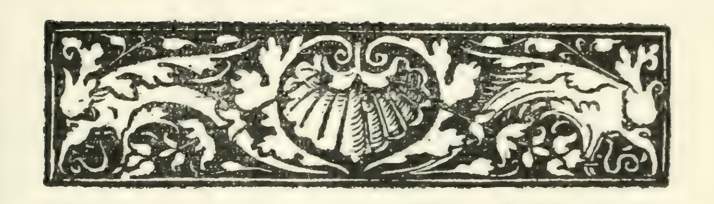
PERSONNAGES

JEAN	SALOMÉ

La scène se passe dans la fosse où Jean est enfermé.

Le décor et le costume, ainsi que l'arrangement dramatique de la scène et des détails, doivent éveiller une sensation d'art primitif, à la façon d'Hans Memling.





II

L'AGE DU SANG

SAINT JEAN-BAPTISTE

SCÈNE I

JEAN (*seul*)

Il est enfermé : il souffre d'être seul, lui qui allait dans le désert chercher l'air et l'âme de Dieu.

Il lève un poing menaçant vers le plafond de sa geôle : c'est qu'il entend, à travers les lourdes pierres, le bruit de l'orgie du tyran, Hérode, entouré du crime et de l'inceste. Et lui, qui sent bouillonner en lui la parole de Dieu, lui, qui voudrait cracher à ces gens, à ces monstres, la vérité ; il est là, impuissant, comme le lion clos dans la carcère ! Et il sent la rage qui lui monte au cœur, et il frappe du front les murs de la tombe où il se débat, vivant !

SCÈNE II

JEAN, SALOMÉ

La porte s'est ouverte sans bruit, et Salomé est entrée au moment où le prisonnier frappait de la tête contre la muraille. Elle touche de la main l'épaule de Jean qui lui tourne le dos.

JEAN (*sans se détourner*)

Qui donc peut me frapper sur l'épaule ?

Il se retourne et apparaît, une blessure saignante au front.

(*à Salomé*)

Qui es-tu ?

SALOMÉ

Une femme qui t'aime.

Elle s'approche, et soulevant un pan de son écharpe, maternellement elle éponge le sang qui rougit le front de Jean.

JEAN

De l'amour ! de l'amour humain ! Folie !

Il se dégage.

SALOMÉ

Elle lui prend les mains.

Oui ! folie ! folie de tous les instants, folie de la nuit et du jour ! folie qui met du feu dans les veines et des morsures au cœur !

JEAN (*avec un geste de lassitude*)

Pauvre enfant !

SALOMÉ

Tu me plains !

JEAN

Oui !

SALOMÉ (*vivement*)

Je te plairais ! Tu veux m'aimer ?

JEAN (*haussant les épaules*)

Moi ! aimer ? Laisse-moi rire ! Aimer la chair qui fomente les trahisons et creuse les abîmes !

SALOMÉ

Tu seras libre.

JEAN

J'aime mieux ma prison.

SALOMÉ

Je t'en supplie !

Elle se traîne à ses genoux.

JEAN

Non ! relève-toi ! va-t-en !

SALOMÉ (*à demi menaçante*)

Prends garde ! Je suis puissante !

JEAN

Et moi, je suis fort !

SALOMÉ

Écoute : là-haut, on s'amuse ! on boit, on commande, et... on m'obéit ! Vois mon diadème ! vois ma beauté ! Je puis te briser : je puis te faire étendre mort !

JEAN (*avec ironie*)

Tu me fais pitié !

SALOMÉ

Encore une fois, veux-tu m'aimer ? Je t'aime, je te veux !

JEAN

Va-t-en !

SALOMÉ

Songe à ta vie !

JEAN

Va-t-en !

Salomé cherche à l'enlacer ; lui résiste et finit par la repousser brutalement.

SALOMÉ

Soit ! je m'en vais, mais je me souviendrai !

Elle sort.

SCÈNE III

JEAN (*seul*)

Il écoute.

Elle s'éloigne ! et je sens que cette femme m'a fait mal ! Ai-je peur ? Non.

Il ramasse l'écharpe que dans la lutte elle a laissé tomber, et va la porter à ses lèvres.

Est-ce que j'aimerais ? Oh ! angoisse ! faiblesse ! (*Il jette l'écharpe.*) Mes mains ont touché sa chair, et mes doigts me brûlent; son souffle a passé sur mes yeux, et mes yeux sont troublés ; son parfum a empli ma prison et il me semble sur les murs voir s'épanouir toutes les fleurs de l'Éden ! Tais-toi, mon cœur ! Tais-toi, ou je t'arracherai de ma poitrine ! Je te piétinerai pour t'enlever le souvenir... Mais là-haut... Quelle est cette musique ? (*Il écoute.*) Quels sont ces cris ?... Elle, sans doute ! Elle ! toujours elle ! Comme je souffre !...

La musique se taît... On vient... La porte s'ouvre !...

Il se précipite vers la porte et disparaît.

SCÈNE IV

La scène reste vide : on entend un cri, suivi immédiatement du bruit d'un corps qui tombe.

SCÈNE V

SALOMÉ

Elle paraît portant sur un plat la tête de Jean : elle va la placer sur un billot qui occupe le coin de la prison, puis s'éloigne et regarde.

Sa tête ! sa tête, où je voulais mettre des baisers ! Et c'est moi qui l'ai demandée, moi !

Elle se rapproche de la tête qui se relève lentement.

Que vois-je ?... Ah ! je suis folle ! folle !...

Elle rit.

Jean met dans son regard une puissance terrible.

Oh ! ces yeux me font peur ! Ces yeux chargés de rage ! Non ! non ! Ne me regarde pas ainsi ! Tu vois, je tombe à genoux, pardonne !

Elle se traîne à genoux ; les yeux de Jean semblent s'adoucir.

Si tu m'avais aimée !

Jean sourit amèrement.

Je suis belle ! J'aurais dansé pour toi, pour toi seul !

Elle danse, la même danse à l'aide de laquelle elle a obtenu la tête de Jean, mais en mêlant à sa grâce plus de passion, d'abandon et même de détresse.

Les yeux de Jean pleurent.

Salomé s'arrête brusquement.

SALOMÉ

Tu pleures ! tu souffres ! tu peux donc souffrir encore !

JEAN

Oui !

SALOMÉ

Veux-tu que je meure, pour que tu ressuscites ?

JEAN

Non !

SALOMÉ

Tu as donc peur de m'aimer ?

JEAN

Oui !

Salomé se précipite sur la tête, et dans un suprême baiser, prend ce qui reste d'âme sur les lèvres refroidies de Jean décapité.

Rideau.



III

L'AGE DE LA FOI

SAINTE THÉRÈSE

Dialogue mimé en un acte.

PERSONNAGES

THÉRÈSE DE CÉPÈDE | FRANÇOIS DE BORGIA

La scène se passe dans la cellule de François de Borgia, à l'ermitage d'Ognate.

La mise en scène doit, quant à la couleur, évoquer l'art de Gustave Moreau.





III

L'AGE DE LA FOI

SAINTE THÉRESE

SCÈNE I

FRANÇOIS DE BORGIA (*seul*)

Au lever du rideau, il est vu de profil, debout devant son oratoire, les bras en croix sur la poitrine. Il prie, et son recueillement ne se laisse pas distraire par les chants de fête d'une jeunesse dorée qui passe et s'éloigne peu à peu : sa cellule est éclairée par un calen fumeux; par la porte laissée ouverte, la lune met un rayon bleu dans la cellule.

Dans sa béate extase, il entend des voix chanter Hosannah !

SCÈNE II

FRANÇOIS DE BORGIA, THÉRÈSE

Thérèse paraît sur le seuil de la cellule : une cape l'enveloppe complètement.

Au bruit qu'elle a fait en entrant, François s'est retourné.

FRANÇOIS

Que voulez-vous, mon enfant?

THÉRÈSE

Vous voir, vous parler, vous entendre?

FRANÇOIS

L'heure est à la prière et non à la confession.

THÉRÈSE

La confession? Il ne s'agit pas de cela. Mon âme? un souffle dont il ne faut pas avoir le souci.

FRANÇOIS

Je ne vous comprends pas.

THÉRÈSE

Elle rejette sa cape et apparaît en riche toilette, les bras et les épaules nus et couverts de bijoux.

FRANÇOIS

Sortez!

THÉRÈSE

Sortir, moi? quand il m'a fallu tant de mal pour arriver jusqu'à toi!

FRANÇOIS

Sortez!

THÉRÈSE

Sortir, quand depuis des mois je souhaite de me trouver seule à seul avec toi; car tu as aimé autrefois et tu peux encore aimer, et je t'aime!

FRANÇOIS (*à part*)

Est-ce une épreuve vaine de Satan ? Est-ce folie ?

(*à Thérèse*)

Pauvre fille ! Tes bijoux, tes colliers, tes bagues, qu'est-ce que cela? Ta beauté, une chose qui se fane! Tu n'es que de l'argile que le temps fera dissoudre dans la fange ; et ces fleurs (*il lui prend un bouquet qu'elle tenait et le pose avec respect sur son oratoire*), ces fleurs, nées d'un rayon de soleil et épanouies sous le regard de Dieu, ces fleurs, ta main les a souillées ! Tu croyais m'impressionner de tes charmes terrestres, de ce qui fait ton orgueil : tiens ! mets ta main là, sur mon cœur, il ne bat pas plus vite, il est calme ! il te méprise.

THÉRÈSE

Mais l'amour vient de Dieu aussi ?

FRANÇOIS

Il vient de Dieu, quand il entre dans une âme pure, qui s'abandonne sans calcul, dans une âme dont l'encens virginal monte vers lui dans l'ivresse de vivre; mais quand il pénètre dans une âme perdue, quand il n'est que l'excitation d'une chair débauchée, il n'est que la honte de la vie !

THÉRÈSE

Je t'aime !

FRANÇOIS

Je pourrais te haïr, et te frapper du pied comme une bête malfaisante... Je te pardonne !

On entend sonner matines.

Mais voici l'heure où le jour se lève pour la prière : c'est moi qui me retire, et toi, reste ici : tu es ma prisonnière.

Il sort. — On entend les verroux fermés avec force.

SCÈNE III

THÉRÈSE (*seule*)

Seule ! enfermée ! On dirait une tombe ! J'ai peur ! Je suis folle ! Il va revenir... S'il ne revenait pas... J'ai froid.

Elle va pour mettre sa cape, mais des voix lui arrivent qui chantent le Dies iræ : *elle laisse retomber sa cape.*

Oh ! comme mon cœur bat à se briser ! Ce chant de colère et de mort ! Ces cris de renoncement. Ils croient ! ils ont la foi ! Autrefois j'ai cru ! Mais le luxe, l'or, les pierreries, m'ont repris, m'ont fait leur esclave !

Leur esclave ? Et pourquoi ?

Elle entend se mêlant au Dies iræ, *le chant des fêtards.*

Pour leur gaîté, pour leur débauche ! Non ! Il a dit, quand j'ai fait retentir sa cellule d'un aveu sacrilége, il a dit : « Je vous pardonne ! » Et son geste de bénédiction plane sur moi, comme une sauvegarde ! Oh ! mes bijoux, allez ! allez, larmes de feu, vous ternir dans la poussière.

Elle jette ses bijoux par le petit carreau resté ouvert.

A mesure qu'elle jette ses bijoux, le Dies iræ *s'atténue et se modifie ; lorsqu'elle a jeté le dernier, elle s'enveloppe, par un sentiment de pudeur, dans sa cape : les voix entonnent un* Magnificat ; *Thérèse tombe à genoux, extatique à son tour, près de l'oratoire de François.*

SCÈNE IV

FRANÇOIS, THÉRÈSE

Thérèse est à genoux : elle écoute avec béatitude les voix qui chantent le Magnificat *puis l'*Hosannah, *entendu à la scène I par François.*

François rentre sans bruit : il ne semble nullement surpris de voir la conversion opérée chez son étrange visiteuse. Il se signe profondément devant l'image du Christ qui est accrochée dans sa cellule ; puis, sans que Thérèse l'ait aperçu, il prend le bouquet qu'elle tenait en entrant et qu'il avait déposé sur l'oratoire, et tandis qu'au-dessus de sa tête il dessine les signes purificateurs, Thérèse, reconquise à la sainteté, est éclairée d'une auréole de lumière divine.

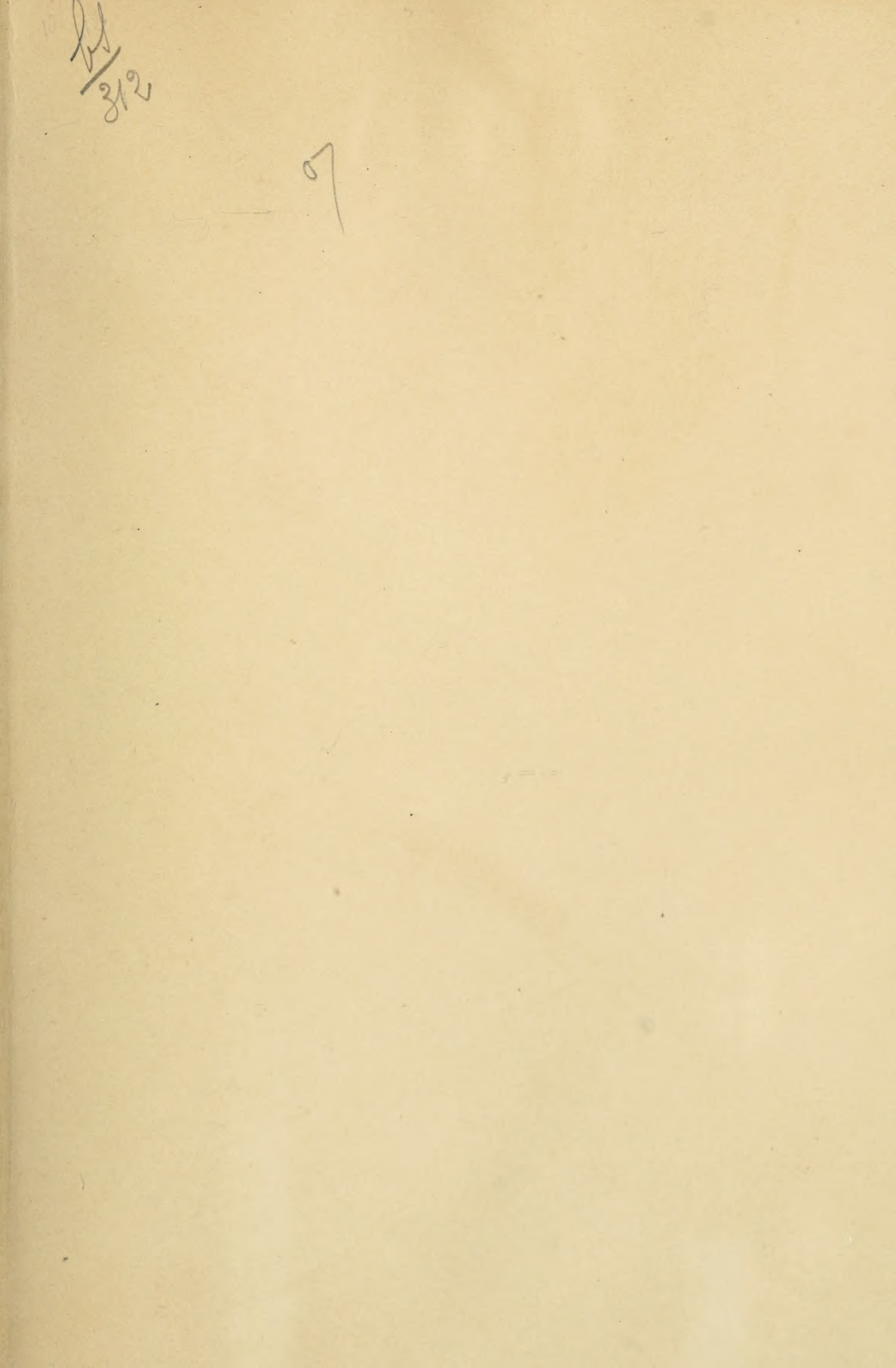
Rideau.



TABLE DES MATIÈRES








La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due


CE
a39003 002402393b
CE PQ 2388
.R4255V5 1901
COO ROGER-MILES, VIEUX OURSON
ACC# 1226409

